NOUVELLE ÉTUDE

SUR

CAVELIER DE LA SALLE

Conférence à la Société libre d'Émulation
du Commerce et de l'Industrie de la Seine-Inférieure

PAR

GABRIEL GRAVIER



ROUEN

IMPRIMERIE DE ESPÉRANCE CAGNIARD
rues Jeanne-Darc, 88, et des Basnage, 5

—

1885

NOUVELLE ÉTUDE SUR CAVELIER DE LA SALLE

Extrait du Bulletin de la Société libre d'Émulation du Commerce et de l'Industrie de la Seine-Inférieure

NOUVELLE ÉTUDE

SUR

CAVELIER DE LA SALLE

Conférence à la Société libre d'Émulation
du Commerce et de l'Industrie de la Seine-Inférieure

PAR

GABRIEL GRAVIER



ROUEN
IMPRIMERIE DE ESPÉRANCE CAGNIARD
rues Jeanne-Darc, 88, et des Basnage, 5

—

1885

CAVELIER DE LA SALLE

I

Départ pour la Nouvelle-France. — Fondation de la Chine. — Premier contact avec les Iroquois. — *La Sainte Famille*

René-Robert Cavelier, sieur de La Salle, est né le 22 novembre 1643, à Rouen, sur la paroisse Saint-Herbland, rue de la Grosse-Horloge.

Pierre Corneille, alors âgé de 37 ans, écrivait ses chefs-d'œuvre dans une petite maison de la rue qui porte aujourd'hui son nom.

Quand je revois en esprit l'existence de Cavelier de la Salle, je ne puis m'empêcher de croire que ce grand homme a été bercé aux harmonies patriotiques de Pierre Corneille ; plus j'y pense et plus je trouve juste ce mot de M. Pierre Margry : « Corneille écrivait des poèmes, Ca-« velier de la Salle en faisait » ; toutes les fois que j'ouvre la vie de Cavelier de la Salle, quelle qu'en soit la page, je trouve en lui le caractère mâle, honnête, courageux, français des héros cornéliens.

Je l'ai déjà dit, et je le répète, car j'en suis de plus en plus convaincu, il dépassait de la tête et des épaules tous les hommes de son temps.

Il a fait ses études au collège des Jésuites, maintenant lycée Corneille. Son père voulait qu'il fût jésuite, mais cette profession était absolument contraire à ses goûts. A sa puissante nature il fallait de larges espaces, les périls et les émotions de la gloire.

Son père étant mort en 1666, il se hâte de quitter les Jésuites et part pour la Nouvelle-France avec le capital d'une rente de 400 livres qui formait tout son avoir.

Il se rend droit à Montréal, grande île du Saint-Laurent, découverte par Jacques Cartier, et reçoit de M. de Queylus, supérieur du séminaire de Villemarie, un fief situé sur le bras droit du fleuve, en face du saut Saint-Louis.

L'île de Montréal était tellement exposée aux incursions des Iroquois, qu'il était impossible de labourer sans avoir le fusil à portée de la main.

L'île comptait, pour travailler en paix, sur la protection de Cavelier de la Salle. C'était un poste de confiance qui ne demandait pas moins de prudence que de bravoure. La Salle était bien jeune, mais il était mûr, et le mot de Corneille : « Aux âmes bien nées...... » n'a jamais trouvé plus juste application.

Les Iroquois, fins politiques, guerriers sans peur, d'une ambition effrénée, d'une cruauté inouïe, s'entendirent bien tout d'abord avec Cavelier de la Salle. Dans la suite notre concitoyen aura des difficultés avec eux et nous en dirons la cause, sans aucune hésitation.

Tout en construisant le village de Saint-Sulpice, qui porte aujourd'hui le nom de *la Chine*, tout en accordant

des concessions sur son fief, il se met en rapport avec ses voisins, étudie les relations des voyageurs, apprend des dialectes, et fait diverses excursions pour se rompre au rude métier d'explorateur.

S'il avait voulu réussir à tout prix, il avait un excellent moyen : c'était de se mettre du côté des Jésuites. Les RR. PP. avaient déjà des missions jusqu'à la pointe occidentale du lac Supérieur où ils se donnaient modestement les noms de *Celuy qui est descendu du ciel*, de *Fils du Soleil* et autres semblables, en même temps qu'ils se prétendaient supérieurs au gouverneur général et maîtres de la terre. A Québec, ils étaient tout-puissants. L'évêque, qui était leur créature, ne tenait aucun compte des lois et des ordonnances. Une congrégation de femmes et de filles, connue sous le nom de *Sainte Famille*, se réunissait tous les jeudis dans la cathédrale, à portes closes, et les femmes se racontaient l'une à l'autre ce qu'elles savaient des voisins. Les Pères Jésuites, ayant ainsi les secrets les plus intimes de toutes les familles canadiennes, étaient maîtres du sort de tous, hommes et femmes, soldats et officiers, prêtres et moines, et, comme on le voit dans des pièces officielles envoyées au ministère par l'intendant Talon et le comte de Frontenac, gouverneur général, ils faisaient du Canada un Paraguay et traitaient en ennemi quiconque n'était pas avec eux.

La Salle savait cela ; cependant, tout en les traitant avec déférence, il ne voulut jamais ni se mettre de leur parti, ni même les employer.

Donc, dès ses premiers pas dans la voie des explo-

rations, la lutte est ouverte avec les Révérends Pères, lutte terrible, qui se dénouera 20 ans plus tard, à mille lieues de Québec, dans les halliers du Texas.

II

Découverte de l'Ohio et du Mississlpi

Pendant l'hiver de 1668-69, La Salle reçoit, dans sa demeure, des Iroquois-Tsonnontouans.

Il apprend d'eux que le grand fleuve qu'ils nomment *Olighinsipou*, et les Outaouais *Ohio* ou *Belle Rivière*, naît dans leur pays, coule droit à la mer, et que l'on peut, en huit ou neuf mois, descendre jusqu'à son embouchure.

La Salle étudie la question et croit trouver par l'Ohio le passage à la Chine que l'on cherchait vainement depuis Christophe Colomb.

Il communique ses idées au gouverneur général et à l'intendant et leur fait partager son enthousiasme. Il est recommandé aux gouverneurs de la Virginie et de la Floride. Des soldats sont autorisés à l'accompagner.

Pour faire face aux frais de l'entreprise, il revend au séminaire de Villemarie une partie de sa concession. Cela ne suffisant pas, il en vend le reste à des particuliers.

L'abbé Faillon juge un peu sévèrement ces ventes. Je me permets de ne pas partager l'avis du savant sulpicien.

J'ai dit à Luxembourg, dans un congrès : « Quand je vois Cavelier de la Salle mettre tout son avoir dans une

entreprise de nature très incertaine, mais dont la réussite devait grandement servir la gloire et les intérêts politiques et commerciaux du pays, tant de désintéressement et d'audace me semblent élever, à la hauteur d'un héros de Plutarque, ce jeune homme de vingt-six ans ».

Messieurs, huit années ont passé sur ces paroles, les grands travaux de M. Pierre Margry ont vu le jour, et je n'ai pas changé d'avis.

La Salle est parti de Saint-Sulpice le 6 juillet 1669, en compagnie de deux sulpiciens qui avaient pour mission de combattre l'influence écrasante des Jésuites. Il emmenait, outre les deux sulpiciens, 22 français et 7 bateaux d'Iroquois.

Il arrive au mois d'août dans un village iroquois. Il est très bien reçu. Les anciens lui donnent des vivres en abondance et ne font nulle difficulté de lui promettre un guide. Puis un bruit, d'abord très faible, parcourt le village. Peu à peu il grossit. On assure que l'entreprise est insensée ; les hommes de La Salle ont des craintes. Le bruit grossit encore ; on prévoit des tentatives criminelles, et après avoir perdu tout un mois dans ce village, les Français sont heureux de s'en tirer sains et saufs.

La Salle se rend dans un village des bords du lac Erié ou du Chat. Comme les deux sulpiciens le gênaient dans ses mouvements, il profite d'une indisposition pour les laisser aller au nord. Le lendemain de leur départ il est guéri et se met en route dans la direction du sud. Il découvre la rivière Ohio et la descend jusqu'au Missisipi.

Le résultat de ce voyage est nié par les Jésuites et leurs partisans. Les uns prétendent que La Salle n'a pas dépassé les rapides de Saint-Louis; les autres admettent qu'il a pu descendre jusqu'au Wabash.

Voyons un peu. La Salle dit qu'il a suivi la rivière d'Ohio jusqu'à un endroit où elle tombe de fort haut dans de vastes marais, à la hauteur du 37e degré, après avoir été grossie par une autre rivière fort large qui vient du nord, et que toutes ces eaux se déchargent, selon toutes les apparences, dans le golfe du Mexique.

Eh bien ! Messieurs, rapprochez ces paroles des indications de la carte. Vous verrez que les rapides de Saint-Louis sont par 38° 15′, le confluent du Wabash par 37° 46′, et le confluent de l'Ohio avec le Mississipi par 37° 10′. Si La Salle avait voulu parler du confluent du Wabash, il se serait trompé de 46′ ou 46 milles géographiques ; s'il avait voulu parler des rapides de Saint-Louis, il se serait trompé de 1° 15′, ou 75 milles géographiques. Admettre de pareilles erreurs, ce serait dire que La Salle ne savait pas se servir de ses instruments, ce qui serait le contraire de la vérité. Des rapides de Saint-Louis et du confluent du Wabash, La Salle pouvait-il dire que l'Ohio, réuni à une large rivière venant du nord, se jetait dans le golfe du Mexique? Evidemment non. Mais du confluent du Mississipi, par 37° 10′, qu'il indique à 10′ près, là où la route vers la Chine lui était barrée, il ne pouvait plus conjecturer autre chose.

On nous fait une autre objection; l'homme qui reçut les confidences de Cavelier de la Salle n'était pas ami des

Jésuites. Cette objection tombe d'elle-même, car nous savons aujourd'hui, par les recherches de M. Pierre Margry, que cet homme était Eusèbe Renaudot, prêtre à la fois très pieux et très instruit, très respecté et, en effet, très peu ami des Jésuites.

Revenons à Cavelier de la Salle.

Tous ses compagnons l'ont abandonné en une seule nuit, à plus de 400 lieues de Montréal, dans un pays qui n'avait pas encore été foulé par un homme de race blanche. Il n'en revient pas moins, vivant de sa chasse et de ce que lui donnent les Sauvages, couchant tantôt dans un wigwam, tantôt dans la neige.

III

Découverte de l'Illinois. — Exploration sur le Mississipi

L'année suivante, 1670, il se remet en route par les grands lacs, découvre la rivière de l'Illinois, la descend jusqu'au Mississipi et se confie à ce fleuve jusqu'à l'endroit où il coupe le 36e parallèle.

Comme il n'a ni assez d'hommes, ni assez de vivres pour traverser les nations nombreuses qui le séparent de la mer, il revient sur ses pas.

Les Jésuites accueillirent mal ces découvertes, qui déjà suffisaient pour immortaliser le nom de Cavelier de la Salle. De fait, ils n'avaient pas sujet de se réjouir. Depuis 1640, ils faisaient des efforts excessifs pour arriver au

Mississipi, et juste au moment où ils pensent à se mettre en route, un nouveau venu, un normand, leur enlève la gloire de l'entreprise et la chance des profits commerciaux qui devaient en être la conséquence.

J'ai dit : profits commerciaux, Messieurs, et je ne m'en dédis pas, car il résulte expressément des rapports officiels et des relations les plus dignes de foi que les Pères Jésuites s'occupaient fort peu de la conversion des Sauvages et beaucoup du trafic du castor.

Les bons pères décident donc deux choses : la première, de nier les découvertes de La Salle ; la seconde, d'envoyer au Mississipi Louis Joliet, leur élève et leur partisan, et le R. P. Jacques Marquette. Ce voyage eut lieu en 1673, et les voyageurs descendirent jusqu'à l'Arkansas par 34° 30', un degré et demi plus loin que Cavelier de La Salle. Cela fait, ils s'attribuèrent bravement l'honneur de la découverte.

La Salle prouvera plus tard, avant de revoir le Mississipi, que Joliet et Marquette disent avoir vu bien des choses qui n'existent pas.

Jusqu'à ces derniers temps, M. Pierre Margry et moi avons seuls soutenu la priorité de Cavelier de La Salle. C'était beaucoup d'avoir de mon côté l'éminent historien de nos gloires coloniales. Mais en 1879, le P. Brucker a dit, dans les *Etudes religieuses par les Pères de la Compagnie de Jésus,* que M. Margry avait changé de sentiment et que M. Gravier restait seul de son avis. Je vous confesse que cette affirmation ne m'a pas causé la moindre émotion, d'abord, parce que M. Margry dit tout

le contraire dans ses ouvrages; ensuite, parce que j'avais de bonnes raisons de croire que les Révérends Pères Jésuites se trompent quelquefois.

J'ai appris, en effet, de M. Pierre Margry, que le R. P. Brucker s'était trompé.

IV

Voyage en France et retour au Fort de Frontenac

A l'automne de 1674, après avoir beaucoup contribué à la fondation du fort de Cataracoui, sur le lac Ontario, La Salle vint en France.

Les Jésuites avaient envoyé à Versailles, depuis plus d'un an, leur frère Joliet, et celui-ci se faisait à lui-même l'honneur de la découverte du Mississipi ; mais il n'a pas su répondre aux demandes que l'on fait en pareille occasion, et ses prétentions n'ont eu aucun succès.

La Salle, au contraire, obtient, en récompense de ses services, des lettres de noblesse, la concession du fort de Cataracoui, et un immense terrain sur le lac Ontario.

Sa famille, fière de ses succès, lui avance l'argent dont il a besoin pour acquitter les charges qui lui sont imposées, reconstruire son fort et mettre en rapport sa magnifique concession.

Quand il revint à Québec avec le projet d'ouvrir au Canada le golfe du Mexique, ses ennemis auraient bien voulu le chasser, mais comment faire? Il n'était pas un

simple *fur trader* que l'on pût intimider. Personne n'ignorait qu'il ne reculerait devant aucun danger. Ils ont alors recours à un moyen assez original, qui réussit presque toujours.

A son arrivée à Québec, Bazire, fermier des droits du roi, homme fort riche, vient le complimenter et lui offrir sa maison pour toute la durée de son séjour dans la ville. Ces offres se changent en instances si pressantes que tout en ne comprenant rien à une amitié si soudaine, La Salle ne peut se dispenser d'accepter.

Madame la Receveuse est « belle et dévote des Jésuites, et l'une des principales de la *Sainte Famille* ». Elle fait à La Salle le plus gracieux accueil. Elle est d'abord d'une familiarité d'apparence cordiale et honnête. Puis elle paraît plus empressée et semble vouloir exciter la passion en feignant d'en avoir. Mais La Salle se défie et paraît ne pas comprendre.

Un dimanche, avant la messe, La Salle lui fait dans sa chambre une visite de civilité. Elle déploie toutes les ressources de son esprit, met en jeu toutes ses grâces félines pour l'amener à lui faire des avances. Il ne comprend pas. Alors elle lui prend la main et la place sur son sein. La feinte n'est plus possible : il faut céder ou faire comme Joseph. La Salle rembarre la femme d'un mot sec, fait la révérence et sort. En s'en allant, il aperçoit dans un cabinet, tout proche, M. le Receveur. Madame la Receveuse va droit à l'église et communie sans se confesser.

Aima-t-elle vraiment La Salle? La chose est possible : il était beau et large des épaules. Mais, qu'elle l'aimât ou

non, que cette étrange mission lui fût agréable ou non, si elle avait réussi, elle le perdait de réputation, et c'était là le but poursuivi par elle et son complaisant mari.

V

Séjour au Fort de Frontenac

Vers le même temps, un habitant de Québec vint en France pour dire à l'abbé Cavelier que son jeune frère, La Salle, avait enlevé une femme de Québec, que l'évêque n'avait pu la lui faire quitter et qu'il vivait scandaleusement avec elle dans son fort de Frontenac, l'ancien fort de Cataracoui.

L'abbé Cavelier était un esprit borné, toujours disposé à contre-carrer son frère. Il tenait les cordons de la bourse et s'attribuait sur La Salle une autorité excessive. Il s'est même permis de lui faire manquer un excellent mariage.

Ce digne abbé, chargé de colère et de sermons, part aussitôt pour Frontenac.

Il trouve La Salle assisté de deux récollets, travaillant activement aux fortifications du fort, fondant une colonie franco-iroquoise, une mission et une école, construisant des barques, dressant des canoteurs, étudiant les relations des anciens voyageurs, se préparant pour sa grande expédition.

Le bonhomme se retire satisfait.

Dans le même temps, les Révérends Pères Jésuites du sud des lacs et l'intendant Duchesneau disent aux Iro-

quois : « La Salle augmente ses moyens de défense pour vous faire la guerre », et ils écrivent à La Salle : « Rempart de la contrée, défiez-vous de ces perfides Iroquois ; ils pensent à vous attaquer ».

Les anciens des Iroquois, réunis en assemblée devant le comte de Frontenac, disent, parlant des RR. PP. Brias et Person, qui faisaient courir parmi eux ces bruits de guerre : « Comment aurions-nous fait ? Des serpens que
» tu nourris dans ton sein se sont glissez par nos villages
» et ils y ont jeté leur venin ; nous en avons esté estour-
» dis, quelques-uns mesme ont avalé du poison, mais ils
» l'ont rejeté ».

Par ces menées politiques, les bons pères voulaient compromettre le comte de Frontenac, en lui faisant faire inutilement les dépenses d'une entrée en campagne, perdre Cavelier de la Salle en amenant une collision entre lui et les Iroquois, et se tresser à eux-mêmes, à peu de frais, une couronne de pacificateurs.

Notre normand était heureusement aussi fin qu'eux et ils en furent pour la honte de voir constater, dans un procès-verbal, leurs agissements anti-français.

Quelque temps après, La Salle fut empoisonné avec une salade qui contenait de la ciguë et du vert-de-gris.

La Salle a écrit que les Jésuites étaient innocents de cette tentative.

L'empoisonneur était Nicolas Perrot, surnommé Joly-Cœur. Il était au service de La Salle et n'avait pas motif de se plaindre de lui. Il a été l'instrument des ennemis de son maître.

Malgré son crime, les Jésuites l'ont toujours protégé. En 1864, en publiant ses mémoires, le R. P. Tailhan nous le présente même comme le plus honnête homme du monde.

La Salle, remis après 40 ou 50 jours de maladie, reprend la suite de ses projets. Son but est la conquête du bassin du Mississipi ; ses moyens, l'établissement d'une chaîne de forts et de colonies pouvant servir de centres commerciaux et de centres de résistance contre les Espagnols et les Anglais.

Ce hardi projet avait l'approbation et l'appui du comte de Frontenac; les Sauvages devaient le recevoir avec joie, mais certains français, « qui prétendaient faire de ces quartiers un nouveau Paraguay », voyaient avec déplaisir se fermer devant eux la route du Mexique, « et vous savez », écrit La Salle, « comment ils en usent avec ce qui leur résiste ».

Qu'est-ce qui le forçait à braver un danger imminent ? L'amour de la gloire. En effet, « s'il avoit préféré le pro-
» fit à la gloire », écrit l'un de ses contemporains, « il n'a-
» voit qu'à demeurer dans son fort, où il jouissoit de plus
» de 25,000 livres de rente par le commerce qu'il y fai-
» soit. Il n'auroit pas eu besoin de s'endetter, de faire
» venir de France, à grands frais, un pilote, des matelots,
» des agrès de toute sorte, des charpentiers de barque,
» de construire tant de forts, de faire tant de voyages, de
» présents et de négociations avec des peuples si esloi-
» gnez pour acquérir leur amitié, d'exposer sa vie tant
» de fois, d'y essuyer des fatigues incroyables ».

Il a d'ailleurs toutes les qualités pour mener à bien cette vaste entreprise. Il est irréprochable dans ses mœurs et réglé dans sa conduite. Il est judicieux, politique, vigilant, infatigable, sobre, intrépide. Il entend suffisamment l'architecture civile, militaire et navale, la navigation, l'agriculture ; il comprend quatre ou cinq langues ; il a saisi le génie des Sauvages et fait d'eux tout ce qu'il veut.

Jamais homme ne fut mieux préparé. Jamais homme n'eut d'ennemis plus tenaces et moins scrupuleux.

Un père jésuite lui envoie, par un récollet, avec une lettre des plus pressantes, un nommé Deslauriers qui souhaitait ardemment d'entrer à son service. Il le reçoit et pendant 15 jours il est très content de sa conduite. Mais ce bon jeune homme n'était venu que pour pousser à la désertion la garnison du fort et mettre La Salle en contravention. Le quinzième jour, il trouve une occasion favorable et déserte avec six hommes, emmène tous les bateaux et emporte tout le pain du fort. La Salle poursuit les déserteurs et trouve Deslauriers caché sous le lit du bon père jésuite qui l'avait si chaudement recommandé et qui d'ailleurs ne voulait pas le rendre.

VI

Nouveau voyage en France. — Fondation du Fort de Niagara. Inauguration de la navigation sur les grands lacs

Peu après, en 1675, La Salle revient en France. En apprenant son départ, ses ennemis font répandre à Ver-

sailles le bruit qu'il est fou « à mettre aux *Petites-Maisons* ».

Ce bruit fut si habilement répandu que longtemps Colbert refusa de recevoir Cavelier de La Salle. Celui-ci dut payer à Bellinzani, directeur du commerce, l'un des hauts fonctionnaires de Louis XIV, 1,200 louis pour une demande d'audience à Colbert. Ce grand ministre n'eut pas de mal à reconnaître que, loin d'être fou, La Salle était homme de tête et de cœur, que l'exécution de ses hardis projets devaient honorer la France et contribuer à sa prospérité.

Il lui accorda toutes ses demandes.

Le 15 septémbre 1678, La Salle était de retour à Québec. Cette fois, il en part aussitôt pour Frontenac et s'occupe de la réalisation de ses projets.

Il envoie des hommes aux Illinois pour faire la traite et une petite troupe au Niagara pour choisir, au-dessus de la cataracte, un endroit convenable pour construire un fort et une grande barque.

Les travaux du Niagara ne se font pas sans difficultés. Il y va plusieurs fois, tantôt en barque, tantôt en canot pour visiter ses ouvriers et leur porter des provisions. Il perd une barque et plusieurs canots chargés de provisions et de marchandises.

Une fois il fut contraint de faire à pied, dans la neige, avec un petit sac de maïs grillé pour tout viatique, le voyage du fort de Niagara ou Conti à celui de Frontenac, distants l'un de l'autre de 106 lieues.

Les Iroquois comprenaient bien que ce fort et cette

barque seraient un obstacle à leur commerce avec les Anglais, et s'ils ne le comprenaient pas, il y avait près d'eux quelqu'un pour le leur faire comprendre. Ils ne désiraient donc rien tant que d'en empêcher la construction. L'un, contrefaisant l'ivrogne, tente d'assassiner le forgeron ; la tribu complote l'incendie de la maison et de la barque en chantier. Le désastre paraît inévitable, mais une jeune femme, qui a des bontés pour un français, ne peut se résoudre à voir périr celui qu'elle aime, lui révèle le complot et sauve ainsi la petite troupe.

La barque est enfin achevée, mise à flot, bénie, baptisée du nom de *Griffon*, armée. Par des prodiges d'adresse, La Salle la fait remonter le canal de Niagara, et le 10 août 1679 la navigation est inaugurée sur les grands lacs. C'est une date historique, Messieurs, car ces mers intérieures, alors silencieuses, sont aujourd'hui couvertes de navires et bordées de grands ports de commerce. Le *Griffon*, qui, le premier, sillonna le lac Erié, le canal de Détroit, les lacs Huron et Michigan, était construit et commandé par un enfant de Rouen et battait pavillon français.

Le 27 août il arrive à Michillimackinac, dans le détroit qui sépare le lac Huron du lac Michigan. La Salle apprend que les hommes envoyés aux Illinois, effrayés par ce qui leur fut dit de l'entreprise, ont, pour la plupart, déserté en lui volant des marchandises.

Il charge le *Griffon* et le renvoie au fort Conti avec ordre de revenir de suite. Le *Griffon* est pillé par son équipage et abandonné. La Rivière, de Tours, réussit à

se joindre à du Luth, fameux coureur de bois. Ses compagnons atteignent le Mississipi et sont mangés par les Sauvages. Ils ont dû passer par la maison que les Jésuites avaient sur la baie des Puants, maintenant Green Bay, mais les bons pères, dit La Salle, « en ont tousjours faict » parfaitement des ignorans ».

La Salle perdait avec sa barque 40,000 livres.

Le 19 septembre, il s'engage sur le lac Michigan ou des Illinois, dans de simples canots, avec 14 personnes.

Après douze jours de tempête, de disette, de froid, de veilles, il arrive au fond du lac, à l'embouchure de la rivière des Miamis.

En attendant son lieutenant Tonty, envoyé à la recherche des déserteurs, il fait construire un fort et une maison.

VII

Séjour sur l'Illinois

Le 3 décembre, il se remet en route avec 30 hommes. Il fait le portage de ses canots de la rivière des Miamis à celle de l'Illinois et descend cette rivière jusqu'au sud du lac Peoria. Après entente avec les Sauvages, il commence la construction d'un fort et d'une barque.

Tandis que ses ennemis du Bas-Canada sèment l'épouvante et font saisir tout ce qu'il possède à Montréal, ceux des lacs ne sont pas inactifs.

En apprenant que La Salle est aux Illinois, le P. d'Al-

louez se rend chez les Miamis, et, par une coïncidence étrange, arrivent aussitôt chez les Illinois, secrètement, des Miamis très bien instruits des affaires de La Salle. Leur chef, Monso, affirme aux Illinois que le jeune Rouennais est ami des Iroquois et qu'il s'est entendu avec eux pour les détruire. C'était autant qu'il en fallait pour faire casser la tête aux Français. La Salle pare le coup, sans pouvoir empêcher toutefois six de ses hommes de déserter, *après avoir empoisonné ses vivres.*

Les PP. Hennepin, Zenobe Membré et Christian Le Clercq n'osent ni parler de ce crime, ni dire quels sont les français qui ont corrompu les déserteurs. Apparemment que ces français étaient très puissants.

Parmi les déserteurs se trouvaient les scieurs-de-long. Cela n'arrête pas La Salle. Tout en dirigeant la construction du fort et de la barque, il dresse des hommes à scier des planches et des madriers.

Le 29 février 1680, il envoie Le Picard, Michel Accau et le P. Hennepin, avec un canot et des marchandises, pour visiter le haut Mississipi. Le P. Hennepin, selon son habitude, a bâti sur ce voyage tout un roman. Malheureusement il n'a pas su le rendre vraisemblable et a bien mérité le nom de *Révérend Père Menteur* que je lui ai donné et que je ne pense pas à lui retirer.

La Salle a nommé son fort Crèvecœur. Cela dit beaucoup. Le fort de Crèvecœur construit, les charpentes de la barque prêtes, il fallait des fers, des cordages et des voiles, toutes choses que La Salle ne pouvait se procurer qu'à Frontenac, à 550 lieues de Crèvecœur.

VIII

Voyage de Crèvecœur à Frontenac

L'hiver se prolongeait. Les rivières étaient prises, et la glace, assez épaisse pour empêcher la navigation, était trop faible pour porter. La neige, très haute, n'était ni fondue ni gelée, mais en bouillie. C'était donc un voyage terrible, outre qu'il y avait tout à craindre des Sauvages. La Salle ne s'en émeut pas et s'occupe surtout de rassurer ceux qu'il va laisser derrière lui.

Deux jours après le départ de Michel Accau, il se met en route avec quatre français et Nika, un chaouanon, qui l'a suivi partout depuis 1669 jusqu'au jour où ils furent assassinés l'un et l'autre dans les halliers du Texas.

Chemin faisant, La Salle reconnaît l'importance stratégique du *Starved Rock,* rocher situé sur l'Illinois. Il donne l'ordre à Tonty d'y commencer la construction d'un fort, et c'est autour de ce fort qu'il formera une grande colonie dont il sera question plus tard.

Le 21 avril 1681, il arrive au fort de Niagara.

Jamais voyage ne fut plus pénible. Comme ils devaient dissimuler leurs traces aux Sauvages, la plupart du temps ils ne pouvaient pas faire de feu, exposaient leurs habits mouillés pour les faire sécher, et dormaient dans leurs couvertures. Souvent ils marchaient tout le jour sans prendre aucune nourriture. Quand ils tuaient une pièce de gibier, ils en faisaient rôtir une partie et la mangeaient sans pain, sans sel, sans vin, sans aucun assaisonnement.

Des hommes tombent malades, ce qui augmente encore les difficultés. Arrivés au fort Conti, sur le Niagara, La Salle est seul en état de continuer le voyage.

IX

Les ennemis de Cavelier de La Salle

Tandis qu'il affrontait toutes les misères et risquait cent fois sa vie, le *Griffon* était pillé par son équipage ; un navire qui lui apportait de France 22,000 livres se perdait ; de 22 hommes qu'il avait fait venir de France, à grands frais, 18 étaient retenus par son ennemi l'intendant Duchesneau, 4 s'étaient rembarqués sur la nouvelle de sa mort. Etait-ce tout? Non. La petite troupe de Tonty était dispersée, le fort de Crèvecœur dévasté, le magasin de Michillimackinac pillé, plusieurs de ses hommes avaient déserté en lui volant des marchandises et des canots.

Ses déserteurs avaient des protecteurs dévoués : les Jésuites. Un prêtre a prêté à l'un de ses hommes 50 écus en marchandises pour le faire déserter et l'a caché dans son logis en attendant le moment favorable. Les Jésuites du Sault-Sainte-Marie reçoivent des pelleteries volées par quatre déserteurs. Quand La Salle vient les réclamer, ils lui disent : « Foy de religieux », nous ne les connaissons pas, cherchez vous-même. Le dessus de leur église, qui est très grand, en est plein. Si La Salle prenait, par erreur, un paquet des Pères pour un des siens, il serait

excommunié comme voleur des biens de l'Eglise. Il aime mieux perdre tout que d'encourir une peine qui n'était pas alors une plaisanterie.

Le R. P. Louis de Bohesme, qui exerçait au Sault le métier d'armurier, engageait l'un des voleurs de Cavelier de La Salle à cacher ses marchandises dans le logis des Pères. « *Et afin* », lui dit-il, « *que je puisse jurer n'en* » *rien savoir, mets-les, mon enfant, dans ma cham-* » *bre lorsque je n'y serai point* ».

« On n'a rien épargné », dit Cavelier de la Salle, « et » si on pouvoit prouver ce qui regarde la confession, je » pourrois justifier qu'on s'en est servy pour prendre par » la conscience ceux qu'on n'avoit pu gagner autre- » ment ».

Son propre frère, l'abbé Jean Cavelier, intercepte sa correspondance, s'approprie ses marchandises, se conduit comme le pire de ses ennemis.

La Salle, répondant aux plaintes de l'un de ses associés, disait : « Je n'ay personne pour faire des duplicata » et des triplicata (de mes lettres), et quand j'en aurois, » il y a trop peu de fidélité en ce pays et trop de gens aux » escoutes pour me fier à qui que ce soit de ce que je » voudrois vous mander, les lettres mesmes cachetées » n'estant pas icy trop en seureté, et les gens faisant » profit des moindres choses pour en brasser des trahi- » sons ».

Daus le même temps, on portait contre lui, en France, les accusations les plus saugrenues. Et il écrivait à l'un de ses correspondants : « Depuis que je suis icy, je n'ay

» eu ny valets, ny habits, ny cuisine qui ne ressentent
» plustôt la bassesse que le faste, et dès que je verray le
» moindre rebut ou de vostre costé ou du costé de la Cour,
» je vous assure que je quitteray tout là *n'y ayant point*
» *d'autre attrait à la vie que je mène que celuy de*
» *l'honneur, dont je croy ces sortes d'entreprises*
» *d'autant plus dignes qu'il y a plus de péril et de*
» *peine* ». « Surtout, Monsieur », ajoute-t-il, « si vous
» voulez que je continue, que je n'aye point à respondre
» à toutes les questions et les imaginations des prestres
» et des Jésuites..... Mais aussy ne dois-je pas m'at-
» tendre que vous donniez créance à tout, *et qu'il faille*
» *que je vous prouve que je ne suis pas fou.* »

« *Je vous ay escrit cette lettre*, dit-il encore, *à plus de*
» *vingt reprises, et je suis à plus de cent cinquante*
» *lieues d'où je l'ay commencée* ». Il se plaint encore d'être forcé d'ajouter à ses périls continuels la nécessité de répondre aux envieux, ce qui lui cause plus de peine que les difficultés inséparables de son dessein.

Ses amis sont accablés, ses ennemis triomphent, mais ils comptent sans l'indomptable énergie, sans la haute intelligence de ce noble rejeton des vieux navigateurs normands.

X

Voyage de Frontenac au Mississipi

Il court à Montréal, s'arrange avec ses créanciers, obtient d'eux de nouvelles avances et se remet en route, par le plus court chemin, avec 25 hommes, ouvriers et soldats.

Le 4 novembre, il revoit son fort des Miamis, et descend l'Illinois jusqu'au Mississipi. Des 17 villages illinois qu'il a vus jadis, il ne reste plus que des poteaux noircis par le feu et des débris de cadavres humains que se disputent les chiens, les loups et les corbeaux ; il voit aussi des femmes et des enfants à demi-consumés encore attachés au poteau du supplice et des chaudières remplies de chair humaine. Il reconnaît, par l'inspection des campements, que les Iroquois ont poursuivi les Illinois jusqu'au Mississipi.

Les Illinois accusent de cette horrible guerre les Pères Jésuites, et La Salle a eu dans les mains des lettres qui confirment cette accusation. Il ajoute même : « On n'es- » pargne rien pour cela et il se fait des pratiques qu'on » n'ose descouvrir, parce qu'elles sont incroyables. »

Sur un arbre des bords du fleuve, il se représente en canot et portant un calumet de paix. Il ajoute une lettre informant Tonty de son retour au grand village des Illinois, et revient sur ses pas, malgré l'offre que lui font ses hommes de l'accompagner jusqu'au golfe du Mexique.

Après de grandes fatigues, il arrive au fort des Miamis qui sera son quartier d'hiver.

XI

La Colonie de Saint-Louis

Tout en faisant de longs voyages à la recherche de Tonty, il étudie de nouveau la situation.

Il reconnaît sans peine que de savantes intrigues ont

mis en travers de ses projets le terrible Iroquois, et qu'il ne retirera de ses découvertes un résultat pratique qu'en élevant, devant ce guerrier, une barrière infranchissable. Il conçoit alors l'idée d'un grand centre commercial et militaire en même temps que la création d'une puissante colonie entre les bassins du Saint-Laurent et du Missis-sipi. Le fort Saint-Louis qu'il a fait construire sur le Starved Rock, au milieu des riches plaines de l'Illinois, lui paraît répondre également bien aux nécessités du commerce, de la guerre et de la colonisation.

Son projet arrêté, il en commence immédiatement l'exécution.

Il visite les diverses nations habituellement soumises aux incursions des Iroquois, les engage, par d'habiles discours et des présents, à oublier leurs vieilles querelles, à s'unir contre l'ennemi commun qui a juré de les dévorer l'une après l'autre. Il leur promet de se mettre à leur tête, de leur fournir des armes et des marchandises, de les placer sous la protection du roi de France. Il se proposait *in petto* de les amener au christianisme et à la civilisation, ce qui se pouvait faire en deux générations par des mariages mixtes et des écoles.

Malgré les Jésuites, qui étaient antipathiques à ce projet, il réussit complètement. Dans un rapport au ministre de la marine, il porte à 20,000 âmes la population réunie par lui autour du fort Saint-Louis. La carte de Franquelin de 1684 porte à 4,000 le nombre des guerriers de cette colonie, ce qui confirme le chiffre de Cavelier de la Salle.

Comme seigneur du pays, en vertu de lettres-patentes de Louis XIV, il accorde des concessions, excellent moyen pour fixer la population française.

Ces succès causent le désespoir de ses ennemis. Ils étaient dans l'intérêt du pays, ils assuraient notre prépondérance et notre sécurité dans l'Amérique du Nord ; mais alors, comme aujourd'hui, le prestige et l'intérêt de la France n'avaient pas le don d'émouvoir certaines gens.

Au lieu de soutenir La Salle, ou tout au moins de le laisser en paix, ils répandaient sur lui mille calomnies. A les entendre, il voulait se faire roi ; il battait ses gens, exploitait les Français ; il faisait un commerce illicite ; il poussait les Iroquois à nous faire la guerre. Je ne veux pas répondre à ces billevesées ; mais ils prétendaient, *proh pudor* ! qu'en son absence les Français se mariaient toutes les semaines avec des sauvagesses, et sur ce point je me permettrai une observation.

Je ne dirai pas que nos Français étaient chastes comme le devraient être les moines : je mentirais. Je les approuve même d'avoir fait battre le cœur des sauvagesses, car, Messieurs, chez les Sauvages comme ailleurs, c'est par les femmes qu'on parvient le plus facilement. Je trouve étrange néanmoins cette excessive pudeur dont les Pères Jésuites s'avisent tout à coup. A Versailles, sous leurs yeux, Sa Sainte Majesté Louis XIV installait publiquement dans sa maison, à côté de sa femme, ses nombreuses maîtresses, et les bons Pères n'étaient pas scandalisés ; la noblesse trafiquait de ses femmes et de ses filles, se plongeait dans la débauche jusqu'au col, et les bons Pères la-

vaient benoîtement, charitablement, un doux sourire aux lèvres, les gros et les mignons péchés de ce beau monde ; un évêque célèbre portait au roi les lettres d'amour de la Montespan et à la Montespan les lettres d'amour du roi, et les bons Pères ne voyaient rien.

Pour vous dire toute ma pensée, je trouve indécent cette excessive tolérance pour les grands et cette excessive rigueur pour de pauvres Français perdus dans les forêts vierges du Nouveau-Monde.

XII

Découverte des embouchures du Mississipi

Le successeur du comte de Frontenac, Lefebvre de la Barre, vieux soldat qui entendait deux messes par jour et ne sortait jamais, comme dit un témoin oculaire, sans avoir des Jésuites à ses trousses, se faisait garant de toutes les calomnies répandues sur Cavelier de la Salle.

Celui-ci en était très tourmenté, mais cependant il ne songeait pas à lâcher prise. Avec les beaux jours vient le moment de compléter sa découverte. Il retourne à Frontenac, obtient de ses créanciers de nouvelles avances, fait son testament et part avec Tonty, un notaire, un moine, 20 Français et 18 Sauvages qui emmènent 10 femmes et 3 enfants.

Le 6 février, il arrive au Mississipi, le 12 il se confie au fleuve, dans de simples canots , le 14 mars, il arbore aux Arkansas la croix et les armes de France ; le 7 avril, il

arrive à la pointe du delta du Mississipi et en reconnaît les trois canaux ; le 9 avril 1682 (c'est une grande date de notre histoire coloniale), il prend possession, au nom du roi de France, de l'immense bassin du Mississipi.

En une seule fois, il a parcouru 1,500 lieues de désert n'ayant, pour vivre, que le produit de sa chasse, et pour se conduire que l'aiguille aimantée. Avec 40 hommes il a réussi là même où vint échouer, avec une petite armée, l'espagnol Hernando de Soto.

Il lui avait fallu beaucoup de politique pour passer au milieu de tant de nations toujours ennemies les unes des autres et naturellement soupçonneuses.

Souvent il fut reçu à coups de flèche, mais quand les Sauvages voyaient qu'il continuait d'avancer sans faire usage de ses armes, ils venaient à lui et lui fournissaient ce qu'il voulait.

Cette découverte, qui lui coûta 200,000 livres, est la plus importante du XVIIe siècle, et c'est avec justice que les Américains ont gravé sur la carte du Texas et de l'Illinois le grand nom du rouennais Cavelier de la Salle ; c'est avec justice qu'ils ont placé son médaillon au capitole de Washington entre ceux de Christophe Colomb, de Sébastien Cabot et de Walter Raleigh.

L'intention de La Salle était d'élever un fort aux embouchures du Mississipi, mais le manque de vivres le força d'ajourner son projet à l'année suivante.

J'ai dit qu'il manquait de vivres : cela n'est pas tout à fait exact. Ils découvrirent une cache de viande boucanée, et ne se firent pas scrupule d'y puiser. Ils trouvaient

cette viande très délicate, mais ils s'aperçurent que c'était... de la chair humaine. Les Sauvages continuèrent à s'en régaler ; les Français ne voulurent plus y toucher et c'est alors qu'ils manquèrent de vivres.

Au retour, ils trouvent une ou deux tribus hostiles. Il leur faut faire de la diplomatie pour obtenir des vivres. Une fois même ils doivent soutenir un combat.

En arrivant chez les Chicassas, où, en descendant, La Salle avait construit un fort, ce vaillant homme tombe subitement malade, « malade de maladie mortelle ». Le capitaine Tonty, le récollet Zenobe Membré, le notaire Métairie et La Salle, qui ont écrit des relations de l'expédition, sont absolument muets sur la nature de cette maladie.

Après 40 ou 50 jours de lit, il se met en route pour les Illinois.

Il trouve au fort Saint-Louis un certain chevalier de Baugy, envoyé par La Barre pour débaucher les habitants, « et un sieur de La Durantays, » dit La Salle, « ne » s'y espargna pas non plus quand il y vint ».

Au mois d'octobre il écrit de Michillimackinac : « J'ay » à présent de grands ennemis qui sont venus à bout de » tous ceux qu'ils ont entrepris. Je ne prétend pas leur » résister, mais seulement me justifier, en sorte que je » puisse poursuivre par mer ce que j'ay commencé par » icy..... Comme la cabale est puissante icy, j'ay besoin » d'une puissante recommandation pour avoir justice ».

Par deux lettres, La Salle demande l'envoi, à ses frais, au fort de Frontenac, de soldats et d'un gouverneur. Il

prie aussi le général de la Barre de laisser revenir les hommes qu'il a envoyés à Québec lui chercher des vivres et des munitions. Pour réponse, le dévot général écrit au ministère que La Salle a perdu la tête; qu'il se vante d'une découverte qu'il n'a pas faite, qu'il travaille à se tailler un royaume imaginaire. Et sur ce beau rapport Louis XIV déclare que la « découverte du sieur de La Salle est fort inutile ».

XIII

Les ennemis et les amis de Cavelier de La Salle

Le bon général ne s'en tient pas là. Sans respect pour les lois qu'il est chargé de faire exécuter, il fait la traite pour son compte, même avec les Anglais, ce qui est une trahison. Il emploie à ce beau métier les soldats qui lui sont confiés pour la défense du pays. En La Salle il voit un concurrent et il agit à son égard avec la désinvolture d'un concurrent sans pudeur. Il autorise les Iroquois à piller les canots de La Salle et même à le tuer.

Les Jésuites ont prétendu ne rien savoir de cela. Nous voudrions bien croire qu'ils étaient incapables de conseiller pareille chose, mais..... certaine lettre volée jadis au ministère de la marine est venue s'échouer chez le libraire Dufossé, quai Malaquais, 21, à Paris, où M. Margry l'a achetée 50 francs, et cette lettre, qui est d'un révérend père jésuite, fait la lumière sur ce point délicat. Elle sera publiée très prochainement et les révérends

pères pourront se convaincre par eux-mêmes que le crime commis par le général de La Barre ne fut pas inconnu de ses conseillers ordinaires.

Quand ses mesures arbitraires, ses ordres perfides eurent rendu inévitable la guerre avec les Iroquois, La Barre se trouva pris entre son devoir et ses intérêts ; il lui fallut renoncer à son trafic illégal, mais, aussi mauvais général que mauvais politique, il ne sut rien faire à temps, et la Nouvelle-France glissa irrésistiblement vers sa perte.

La Salle est dépouillé de ses concessions, de ses forts ; ses canots, ses marchandises, ses bestiaux sont pillés ; ses cultures sont dévastées ; sa belle colonie de l'Illinois est dispersée. Après l'avoir ainsi complètement ruiné, La Barre l'embarque pour la France.

Nous retrouvons Cavelier de La Salle en France, et aussi ses ennemis. Il s'agit pour eux de l'écraser et ils donnent avec un ensemble admirable. Le général de la Barre, les belles pénitentes et les dévoués des Jésuites répandent à la cour et au ministère des torrents de calomnie.

Ils mettent en pratique, avec une rare habileté, les principes de don Basile.

Ils réussissent. Le ministère et la cour sont hostiles à Cavelier de la Salle et refusent de le recevoir.

Si La Salle a pour ennemis les Jésuites et les trafiquants, il a pour amis les Récollets ; s'il a pour ennemi le général de la Barre, il a pour amis de dignes prêtres, Bernou et Renaudot.

Grâce à ces derniers, la vérité se fait jour. La Salle est entendu. Pour lui sonne l'heure de la justice. Il est remis

en possession de ses biens, La Barre est durement réprimandé, bientôt rappelé. Le ministre reçoit les mémoires du découvreur et ne les met pas dans les cartons. Le découvreur lui-même est reçu avec distinction et félicité par le roi, ce qui, naturellement, remplit d'enthousiasme les grands et les petits seigneurs de la cour.

La Salle obtient alors ce qu'il demande : des vaisseaux, des soldats, des ouvriers, des armes, des munitions, des vivres et des outils. Le roi prend à sa charge environ la moitié de la dépense. Il voudrait faire davantage, mais les finances du pays ne le permettent pas. Un quart de la population mendie, un quart vole, un autre quart est réduit à brouter l'herbe des champs.

Le règne du grand Louis XIV était l'âge d'or pour les nobles, les évêques et les moines ; mais il était l'enfer pour le bas clergé, les bourgeois, les manants et surtout pour les protestants. Ajoutez qu'au moment dont nous parlons, Sa Majesté avait à pourvoir cette pauvre madame veuve Scarron et à trouver pour ses bâtards, faits princes et presque dieux, 200 millions, la bagatelle d'un milliard de notre monnaie.

Cependant La Salle a le moyen d'aller par mer aux embouchures du Mississipi. Il va pouvoir repousser les Espagnols à l'ouest et leur prendre les mines du Texas. Il va pouvoir aussi cantonner les Anglais sur la marge orientale, ce qui est d'extrême urgence.

Ces dangereux voisins se multiplient rapidement, n'ayant, selon l'expression de Vauban et de Le Moyne d'Iberville, ni moines, ni religieuses, mais tous gens qui

peuplent. Bientôt ils seront renforcés par les victimes de la Révocation de l'Édit de Nantes que les Jésuites feront repousser du Canada, en violation des lois économiques et politiques, en violation des droits de la conscience et de l'humanité. Déjà ils nous enserrent entre la Virginie, la Pensylvanie, la Nouvelle-Angleterre et la baie de Hudson. Ils connaissent le Mississipi par les gazettes hollandaises et le cherchent. S'ils nous y devancent, ils y prendront position et nous disputeront le commerce de la Nouvelle-France en attendant qu'ils nous en ravissent la souveraineté.

La Salle voit très bien la situation et l'expose au ministre, qui le comprend.

Il compte beaucoup, pour réussir, sur les vieux soldats canadiens qui ont partagé ses travaux, sur dix-huit à vingt mille sauvages qui lui sont entièrement dévoués, sur quelques bonnes recrues qu'il a faites en France et notamment à Rouen.

S'il effectue la jonction, sur le Mississipi, des troupes canadiennes aux troupes françaises ; si, en même temps, un ou deux vaisseaux de haut bord remontent le fleuve, aucune force ne pourra lui résister ; il fermera aux Anglais toutes les avenues de l'intérieur, il fera de l'Amérique du Nord une colonie française.

Cette colonie aurait probablement revendiqué son indépendance, mais elle serait française d'origine, de cœur, de langue et nous aimerait comme nous aiment encore les Franco-Canadiens.

La cour a peur des Jésuites et dissimule ses projets.

Oui, Louis XIV, l'absolu Louis XIV a peur des Jésuites. Eusèbe Renaudot, parlant à Thoinard des affaires de Cavelier de la Salle dit, en hébreu : « Il court à l'heure » qu'il est, dans tout Israël, un bruit qui ne se répète » que tout bas, *par la crainte qu'inspirent les Jé-* » *suites* ».

Ces bruits, si affaiblis, si vagues qu'ils soient, parviennent aux Révérends Pères, qui se mettent en travers du chemin.

Voient-ils qu'ils compromettent l'intérêt colonial de la France et la France elle-même? Peut-être? mais les intérêts de la France ne les touchent guère, ainsi que le prouvent leurs agissements en Canada et, tout récemment, aux îles Gambier.

Le Gallois de Beaujeu est nommé au commandement de la flottille de Cavelier de La Salle. Sont-ce les Jésuites qui l'ont fait nommer? Cela n'est pas prouvé. Ce qui est bien prouvé, c'est qu'il était leur homme.

XIV

Cavelier de La Salle et le capitaine de Beaujeu

M. de Beaujeu affecte de grands airs et se prend pour le plus habile marin du siècle. Si l'on consulte ses états de service, on trouve qu'il a été enfermé à la tour de La Rochelle du 2 août 1675 au 2 mai 1676, qu'il a été cassé de son grade le 20 août suivant et réintégré le 8 janvier 1677.

Il nous apprend, dans sa correspondance, qu'il a conseillé au gouvernement le bombardement d'Alger, et vous savez, Messieurs, que ce bombardement est l'un des actes les plus honteux de celui qui, pour se faire pardonner ses débauches, signa la Révocation de l'édit de Nantes.

Dans toutes ses lettres au ministre, Beaujeu parle de ses services et demande des pensions. Il annonce même, par deux fois, qu'en son absence sa femme ira solliciter pour lui.

Le ministre était le marquis de Seignelay, si connu pour la légèreté de ses mœurs, et l'on sait à quel prix les belles solliciteuses obtenaient satisfaction. Dans ce siècle de haute dévotion, ceux qui s'appelaient « les honnêtes gens » trafiquaient ouvertement de leurs femmes et de leurs filles. Il est donc à supposer que madame de Beaujeu, qui était vieille, n'allait pas seule au ministère.

En même temps qu'il était dévoué aux Jésuites, Beaujeu était, d'instinct, hostile à Cavelier de la Salle. Il était froissé de servir sous les ordres d'un homme *sans caractère*, c'est-à-dire d'un homme qui n'était ni soldat, ni marin. Il répand sur cet homme des flots de bile et de venin, mais il produit le même effet que les dents du serpent sur la lime.

Le roi écrit à La Salle qu'il place sous ses ordres les Français et les Sauvages qu'il emploiera, et que Beaujeu, chargé seulement de la manœuvre, devra lui obéir pour tout ce qui concerne la route à suivre.

En même temps, le ministre écrit à Beaujeu que la Salle a le « secret de l'entreprise »; qu'il devra lui obéir ponc-

tuellement pour ce qui concerne la route à suivre; qu'il n'a, lui Beaujeu, que le commandement de la manœuvre; qu'arrivé à destination, il devra fournir à La Salle tous les secours que permettront la sûreté du vaisseau et de la navigation.

Beaujeu promet une soumission parfaite tout en faisant valoir que cela lui demande un grand dévoûment à la gloire du roi et du ministre.

Rappelons-nous bien ces protestations de soumission et de dévoûment.

En même temps que les ordres dont nous avons parlé, arrive la commission de La Salle.

Cet homme *sans caractère*, ce fils d'un mercier-grossier de la rue de la Grosse-Horloge, est nommé vice-roi des vastes contrées autrefois connues sous le nom de Louisiane et s'étendant du fort Saint-Louis de l'Illinois à la Nouvelle-Biscaye. Cette commission est identique à celle du général de la Barre, gouverneur général de la Nouvelle-France.

Beaujeu raille la vice-royauté de La Salle. Au fond, il crève de jalousie. Par tous les courriers il écrit au ministre ou à son ami Cabart de Villermont pour se plaindre de La Salle, pour le déconsidérer, le calomnier. Il ressasse tous les mensonges répandus par les dévoués des Pères Jésuites. Il fait tous ses efforts pour préparer les esprits à l'insuccès de l'entreprise. Il va jusqu'à dire que La Salle doute de la réussite et qu'il est un peu fou.

Lui-même nous donne le secret de cette conduite inqualifiable. Nous trouvons dans ses lettres ces précieux

aveux : « *S'il* (La Salle) *s'aperçoit que je me serve des » Jésuites pour faire tenir mes lettres, comme vous » me mandez, je suis perdu, et il ne me pardonnera » jamais* ».

Il dit ailleurs que La Salle tient pour suspectes « *l'amitié et la correspondance* » de Beaujeu avec Villermont « *aussy bien que la dévotion de madame de » Beaujeu aux Jésuites* ».

Nous avons en main la preuve que La Salle avait cent fois raison.

Plusieurs officiers de marine se joignent à Beaujeu. De ce que le père de ces messieurs, enrichi dans les fermes ou dans l'épicerie, a joint à leur nom celui d'un huitième de fief, ils croient descendre de Charlemagne ou de Vitiking et regardent La Salle comme un pauvre homme qui méconnaît la bassesse de son origine. Le monde est ivre, sans doute, et voit de travers, car le nom de ce pauvre homme vivra aussi longtemps que la France et l'Amérique, tandis que personne ne sait plus que ces pseudo-gentilshommes ont vécu. Qui donc a jamais entendu parler de Machaut-Rougemont et de Machaut-Belmont !

Pour réponse à ses perfides insinuations, Beaujeu reçoit la confirmation, en termes très durs, de l'ordre du 14 avril 1684, qui ne lui donne que le commandement de la manœuvre.

La Salle est au courant des intrigues de Beaujeu, il le lui reproche et ne lui confie rien de ses desseins. Il le laisse même dans l'ignorance absolue de sa destination, certain que s'il le savait, les Jésuites le sauraient et lui

tendraient des pièges. Un jour que Beaujeu lui faisait des offres de service il lui répondit nettement *qu'il se défioit de ces gens qui offroient tant et paroissoient si honnestes.*

Avait-il tort ? Au moment même où Beaujeu *paroissoit si honneste*, les officiers du port entassaient, sous les pas de La Salle, difficultés sur difficultés et celui-ci les accusait d'être vendus à ses ennemis. Tous les jours ce sont de nouvelles entraves, de nouvelles chicanes, de nouveaux délais, et pendant ce temps deux cents hommes vivent aux dépens de Cavelier de la Salle, et la saison de la navigation s'écoule. L'honnête Beaujeu triomphe et manifeste l'espoir que l'expédition n'aura pas lieu. Cependant il se déclare prêt, si La Salle le veut, à le *conduire jusque dans la lune, à faire marcher les vaisseaux par terre.*

La composition de la troupe était chose de première importance. De sa solidité pouvait dépendre le sort de l'expédition. Cette partie des préparatifs fut soignée comme le reste.

Le ministre se plaint, par lettres des 23 et 30 juin, que les soldats « sont fort mauvais et peu en état de servir ». Le 10 juillet, Beaujeu lui jure qu'il n'a jamais vu de meilleures troupes. Cependant, un mois et dix jours avant, il écrivait à son ami Cabart de Villermont que « cette » troupe n'estoit que le rebut de messieurs de la cavalerie » et de l'infanterie qui avoient levé, dans les provinces » circonvoisines, plus de trente-deux mille hommes ».

En réalité, comme le dit La Salle dans un procès-

verbal adressé au ministre, ses soldats « furent ramassés à la porte des églises où ils avaient gueusé toute leur vie ».

Joutel, racontant une excursion sur la côte du Texas, parle ainsi de ces soldats : « Pour dire vrai, de *cent* » *vingt* ou *cent trente* que nous estions, trente bons » hommes eussent valu bien mieux et auroient fait davan- » tage, hors la mangerie, à quoy ils ne craignoient per- » sonne. Comme j'ay desjà dit, c'estoient tous gens qui » avoient esté pris par force ou par surprise, de sorte » que nous pouvions dire que c'estoit presque comme à » l'arche de Noë, où il y avoit de toutes sortes d'ani- » maux, de mesme nous avions toutes sortes de na- » tions ».

Henri Joutel était fils d'un jardinier d'Eauplet, mais sa parole valait un peu mieux que celle de M. de Beaujeu. Il a toujours dit la vérité, et M. de Beaujeu, comme vous venez de le voir, a menti au ministre.

Vous vous demanderez comment La Salle pouvait se mettre en route dans de pareilles conditions. La réponse est bien simple. Il comptait encadrer ces mauvais soldats dans ses bons soldats canadiens; il avait l'espoir, bien fondé, ce semble, qu'au contact des Sauvages leur dignité de Français se réveillerait; qu'ils ne voudraient pas paraître moins braves et moins disciplinés que ces hommes considérés comme de race inférieure; qu'ils auraient l'orgueil du drapeau et feraient honnêtement leur devoir. Ces gens, somme toute, étaient français et emportaient au fond du cœur l'amour de la France, cet amour qui gran-

dit et fait un homme de l'être le plus infime. La Salle ne pouvait pas supposer non plus qu'un vieux marin comme Beaujeu serait incapable de le mener au delta du Missisipi. Il croyait aussi, qu'une fois dans le pays de sa découverte, il serait assez fort pour déjouer toutes les intrigues, et mener à bien son entreprise.

XV

Voyage par mer au golfe du Mexique

Ayant enfin surmonté toutes les difficultés que Beaujeu et d'autres lui suscitèrent, il mit à la voile de La Rochelle le 24 juillet 1684, après avoir écrit à sa mère, qui demeurait rue Sainte-Croix-des-Pelletiers, une lettre d'adieu des plus touchantes.

La flottille se composait du *Joly*, vaisseau de 36 à 40 canons ; de la frégate la *Belle*, de 6 canons, donnée par le roi à La Salle ; de l'*Aimable*, flûte de 300 tonneaux, appartenant à un marchand de La Rochelle, commandée par le chevalier d'Aygron et contenant la plus grande partie des approvisionnements et des effets destinés à l'établissement ; d'une caiche chargée de vivres et d'ustensiles.

Le 21 août, Beaujeu veut relâcher à Madère. La Salle pense que l'on vient de quitter la France, qu'on n'a pas encore besoin de faire des rafraîchissements, et surtout qu'il faut éviter de donner occasion aux Espagnols de surprendre le secret de l'entreprise. Beaujeu ne dissimule

point sa contrariété, ce qui ouvre la voie aux insolences de ses subordonnés. « Depuis ce temps », dit un témoin, « on n'a guère cessé de mettre sur le tapis de nouveaux » sujets de disputes, et M. de La Salle n'a jamais passé » huit jours en repos qu'on ne l'attaquast directement ou » indirectement, et il estoit tousjours sur la défensive ».

Il fut entendu, et consigné dans un procès-verbal, que l'on forcerait de voile pour gagner Port-de-Paix, dans l'île de Saint-Domingue. On devait y prendre des rafraîchissements et La Salle avait besoin d'en voir les autorités.

Le loyal Beaujeu, qui doit obéissance à La Salle pour ce qui concerne la route à suivre, qui se vanta de le conduire, s'il le voulait, jusque dans la lune, passe la nuit devant Port-de-Paix, sous prétexte que le vent est bon et qu'en 24 heures on peut aller au Petit-Goave. « Mais » le secret que plusieurs ont conjecturé », dit le témoin dejà cité, « estoit pour rompre les mesures de M. de La » Salle d'y prendre des rafraîchissements ».

On sut bientôt que Beaujeu avait d'autres motifs de transgresser ses ordres et de manquer de parole à Cavelier de La Salle. Il espérait qu'au Petit-Goave La Salle aurait de la peine à trouver des rafraîchissements et qu'il ne pourrait se concerter avec les autorités de l'île touchant son entreprise.

Cet honnête capitaine savait aussi que toutes les anses de ces parages étaient bondées de pirates et qu'une embarcation sans défense et lourdement chargée, comme était la caiche, ne pouvait passer que si le *Joly* était à Port-de-Paix, prêt à lui porter secours.

Sa trahison réussit pleinement. La caiche fut enlevée par les pirates espagnols. La Salle et M. de Cussy, gouverneur de l'île de la Tortue, l'accusèrent de cette perte, qui était considérable. Un procès-verbal, dressé par les autorités de Saint-Domingue, constate qu'elle causa de grandes dépenses, par suite de la cherté des vivres, et, ce qui est plus grave, un retard de deux mois que M. de Beaujeu saura bien mettre à profit.

L'arrêt au Petit-Goave eut un autre inconvénient. Il provoqua l'indiscipline, la désertion, et altéra la santé des troupes, car, selon la remarque de Joutel : « L'air est » mauvais, les fruits de mesme, et l'on trouve là quan- » tité de femmes pires encore que l'air et les fruits ».

Par cette trahison, Beaujeu a compromis le sort de l'entreprise.

La Salle se défie du capitaine d'Aygron et craint, pour la flûte l'*Aimable*, le sort de la caiche. Dans l'espoir de conjurer ce nouveau malheur, il décide de prendre place sur ce navire.

XVI

La Salle et Beaujeu dans le Golfe du Mexique

La Salle et Beaujeu s'entendent sur la question des signaux, et conviennent que le *Joly*, beaucoup plus fort marcheur que les deux autres navires, suivra la *Belle*. Beaujeu pouvait, sans être un grand capitaine, suivre facilement des navires marchant moitié moins vite que le

sien. Il était indispensable que, dans le golfe du Mexique, les trois navires fussent toujours en vue les uns des autres, soit pour la défense, soit pour l'exploration des côtes.

Que fait M. de Beaujeu ? Quand il voit la *Belle* et l'*Aimable* cingler vers le golfe du Saint-Esprit, il profite de la nuit pour se perdre.

Le 6 juillet 1685, La Salle arrive en face de l'embouchure principale du Mississipi, mais persuadé, par les pilotes, qu'un fort courant porte à l'est, il croit n'avoir pas encore passé la baie de la Mobile. Le 8, il voit une seconde embouchure. Le 13, Joutel apprend de Sauvages qu'ils ont passé devant une grande rivière.

Deux causes empêchent La Salle de s'engager dans ces embouchures : elles ont complètement changé d'aspect depuis 1683, et Beaujeu, toujours invisible, est capable de se sauver avec les soldats, les armes et les marchandises.

Ce soupçon est très grave. Eh bien ! messieurs, il est fondé ! Pour s'en convaincre, il suffit de lire le journal de route de l'abbé d'Esmanville, qui se trouvait sur le navire de M. de Beaujeu.

La Salle, très inquiet, reste six jours en vue du delta. Il se décide ensuite à chercher Beaujeu ; mais, après deux jours de navigation en vue des terres, il revient à l'est, persistant à ne pas s'éloigner de ce qu'il croit être les embouchures du Mississipi.

Le 19, il se préparait à reconnaître un cours d'eau, quand Beaujeu arriva du sud-ouest.

La Salle va le voir, et après les « contestations ordi-

naires », dit Joutel, il fut question de la route que l'on ferait et du lieu où l'on était, « M. de La Salle pensa que » ces battures, proche desquelles nous avions mouillé le » 6 de ce mois, pouvoit être l'une des branches de la ri- » vière que nous cherchions », et il proposa au capitaine de Beaujeu d'y retourner. Celui-ci répondit par une demande de vivres, et toujours il insista pour aller à l'ouest chercher un abri. La Salle ne l'entend pas ainsi, et le 8 février, après quinze jours perdus pendant lesquels Beaujeu aurait pu le conduire à son fleuve, il lui écrit : « Il ne tiendra pas à moy, monsieur, que vous n'alliez » chercher un port. J'en ay plus d'impatience que vous, » mais je ne suis pas dans le *dessein de m'affaler da-* » *vantage vers le couchant, estant seur d'estre passé* » *l'embouchеure du Mississipi que j'ai descendu*..... » Je suis résolu, pour moy, de retourner au vent, estant » seur au moins d'y trouver la baie ».

Ces demandes se renouvellent tous les jours de part et d'autre, sans amener une entente.

Pendant ce temps, les jours s'écoulent, les vivres s'épuisent, La Salle ne peut plus reculer son débarquement. C'est précisément à cela que tendent les exigences de M. de Beaujeu.

La Salle espère cependant que Beaujeu, qui consume ses vivres à l'ancre depuis plus de deux mois, finira par se décider à le conduire à l'endroit où il croit trouver le Mississipi. Son espérance est vaine : ce n'est pas par ignorance que Beaujeu l'a attiré au fond du golfe, à 400 milles de sa destination.

Ne pouvant rien obtenir, il fait débarquer ses hommes, envoie Joutel à la recherche d'un lieu de campement et arrête son choix sur Matagorda-Bay, qu'il nomme baie de Saint-Louis.

Comme sur les côtes du Yucatan, aux embouchures du Rhône et à Venise, le continent est bordé de lagunes, et les *lidi* qui séparent ces lagunes de la haute mer sont percés de quelques ouvertures.

La Salle fait sonder et baliser une passe. Lui-même assiste aux opérations et en fait dresser procès-verbal.

La *Belle* entre sans difficulté. Pour l'*Aimable*, La Salle donne les instructions les plus précises. L'entrée devra se faire à la pleine mer, lui-même donnera le signal par un feu et il suffira, pour passer sûrement, de se guider sur les balises.

Au signal donné, le capitaine d'Aygron pointe droit sur les battures. Malgré les cris des pilotes et du matelot en observation dans les vergues, il maintient sa direction. Le navire touche. Au lieu de jeter une ancre, ce qui suffisait pour le sauver, il manœuvre pour le perdre complètement. Quand le mal est sans remède, il consacre à des manœuvres inutiles et fatigantes le temps qui aurait suffi à sauver la cargaison. Tout fut perdu ou gâté, mais « *il ne » se trouva rien dans ledit vaisseau à Aygron, qui » avoit sauvé jusqu'à ses confitures* ».

Cette trahison du chevalier d'Aygron coûte à La Salle ses boissons, ses viandes, ses légumes, une bonne partie de son fer, son enclume, son plomb, presque tous ses ustensiles, quatre grosses pièces de canon, des boulets, des

grenades, quantité d'armes, de hardes pour les soldats et de denrées pour les Sauvages.

Un procès-verbal est dressé par La Salle et envoyé au ministre avec les dépositions de plusieurs témoins.

Un autre fait projette un rayon de lumière sur la conscience ténébreuse des ennemis de Cavelier de la Salle.

Six barils remplis de lard à Rochefort sont rejetés par la mer. En apparence, ils sont intacts, mais quand on les ouvre, on n'y trouve pas un seul morceau de lard. Le chevalier d'Aygron en a fait vider le contenu dans d'autres tonneaux et ces tonneaux ont disparu.

Cependant La Salle demande instamment des canons, des boulets, du fer, du plomb, une caisse de couteaux, mais surtout du fer dont il ne peut se passer, toutes choses qu'il a sur le *Joly*. Beaujeu lui répond qu'elles sont à fond de cale et qu'il ne pourrait les décharger sans compromettre la sûreté de son navire.

Vous figurez-vous un capitaine chargé de porter des marchandises et déclarant, au moment de les livrer, qu'il ne peut les décharger sans mettre en danger son navire ? Si Beaujeu n'écrivait lui-même ces énormités, on n'y croirait pas.

Enfin persuadé qu'il n'obtiendra rien de cet officier, La Salle lui remet ses lettres et l'autorisation de partir. Contre son droit, Beaujeu reçoit à bord du *Joly* le capitaine d'Aygron et l'ingénieur Minet, qui d'ailleurs seront emprisonnés à La Rochelle par ordre du roi.

Le 18 février, près d'un mois avant son départ, Beaujeu écrivait à Cavelier de La Salle : « Je vous promets

» que, *si je trouve un meilleur port que celui-cy dans*
» *la rivière que vous me marquez estre une autre em-*
» *boucheure du Mississipy*, de vous envoyer aussy tost
» ma chaloupe par le lac, ou le sieur de La Salle par
» terre, ou d'y venir moy-mesme avec le vaisseau pour
» vous advertir, si c'est nécessaire ».

Il a trouvé cette embouchure et a fait faire, par Minet, la carte du delta, mais il s'est bien donné de garde d'en prévenir Cavelier de la Salle.

Veuillez me permettre de vous rappeler quel a été, en définitive, le rôle du capitaine de Beaujeu.

A Rochefort et à La Rochelle, il fait tout son possible pour perdre La Salle dans l'esprit du ministre ; il le calomnie et fait tous ses efforts pour entraver l'armement des navires et retarder le départ. Il manque volontairement Port-de-Paix, perd la caiche et cause un retard de deux mois. Dans le golfe du Mexique, au moment où sa présence est indispensable, il abandonne les deux autres navires et va partout où il sait ne pas les trouver, loin du lieu de rendez-vous convenu. Pendant trois mois il refuse à La Salle de le conduire à sa destination, à 400 milles à l'est, sur sa propre route de retour, sous prétexte qu'il n'a pas assez des quinze jours de vivres que lui offre le découvreur.

Il abandonne La Salle sur une terre inconnue, avec des canons sans boulets, peu de fer, peu de vivres, peu d'effets, une troupe démoralisée par tout ce qui s'est passé sous ses yeux. Il promet, spontanément, s'il trouve l'embouchure du Mississipi d'en donner avis à La Salle; il

trouve cette embouchure, il en fait la carte et ne donne ni l'avis, ni les secours qui eussent alors assuré le succès de l'entreprise et sauvé la vie à 200 personnes.

De tout cela, messieurs, je conclus que Beaujeu a trahi La Salle et qu'il est responsable de tous les malheurs qui vont suivre.

Il a voulu perdre Cavelier de la Salle, et il l'a perdu. Pourquoi? Une des nombreuses pièces publiées par M. Margry nous le dira.

Au départ de Beaujeu, La Salle se croyait sur une branche du Mississipi. Beaujeu acquit la preuve du contraire en faisant faire la carte du delta.

Dès son arrivée en France, le ministre lui donne l'ordre de ne rien dire de son voyage avec La Salle. Les Jésuites savent cependant aussitôt que le découvreur n'est pas au Mississipi, et, sans perdre un jour, ils demandent à continuer sa découverte par terre.

Après avoir énuméré le personnel et le matériel qu'ils jugent nécessaires, les Révérends Pères ajoutent :

« Moyennant quoy, *offrir comme ayant travaillé* » *les premiers à ces descouvertes*, de rapporter un » verbal ou relation des sondes et hauteurs de ladite ri- » vière jusqu'à son emboucheure, des nations qui habitent » des environs et en quels degrez (on pourroit demander » un dessignateur), plusieurs plans des lieux, et généra- » lement tout ce qui sera descouvert, et au surplus de » tascher à attirer les peuples.....

» Il faudra demander tous les mémoires et cartes qu'il » (La Salle) en a rapportez, comme aussi les mémoires et

» plans que le capitaine de Beaujeu, qui a conduit en
» dernier lieu ledit sieur de La Salle par mer, a rapportez
» de la *prétendue* embouchеure de ladite rivière, où ledit
» sieur de La Salle est resté avec ses gens et une
» barque..... »

Ainsi donc, les Pères Jésuites, qui ont soutenu que La Salle n'a rien découvert, demandent aujourd'hui ses cartes et ses papiers.

Ils veulent lui dérober le fruit de ses travaux et lui voler sa gloire. Et c'est à ces malpropretés que Beaujeu accrochait son honneur.

XVII

Tentatives de La Salle pour gagner par terre le Mississipi

Voyons maintenant ce que devient sa victime.

La Salle a dit : « Je réussirai ou je périrai ». Un général a dit un jour : « Je reviendrai mort ou victorieux ». Vous savez comment il est revenu, mais La Salle n'était pas de la pâte des Ducrots et devait tenir parole.

Beaujeu parti, il construisit un petit fort pour abriter ce qu'il a pu sauver du naufrage de l'*Aimable* et se mettre à couvert des insultes des Sauvages, avec lesquels il est en guerre par suite du manque de tact et de prudence de son neveu, le jeune Crevel de Moranger.

Ces dispositions prises, il fait à l'ouest une excursion pour reconnaître les côtes et chercher un lieu de campement plus convenable.

Henri Joutel, chargé du commandement du camp, se conduit avec beaucoup de sagesse, occupe utilement son monde, fait bonne garde et maintient une discipline sévère que justifient les circonstances.

Au mois de juillet, il va rejoindre La Salle au nouveau camp. La situation était mauvaise. Les privations, les fatigues, les chagrins, la mauvaise qualité de l'eau et surtout certains fruits dont les hommes mangeaient malgré toutes les défenses, faisaient dans la troupe de larges trouées.

La Salle, aigri par le malheur et toujours dur pour lui-même, était dur pour son monde; le bon Joutel même eut à souffrir plus d'une brusquerie.

Au mois de septembre, La Salle décide d'aller, par terre, au pays des Illinois. Là seulement il pouvait avoir du secours et rétablir ses affaires. Il part au commencement d'octobre, salué de cinq coups de canon.

Le brave Joutel est encore chargé de commander le camp. Il fait si bien, par son industrie, qu'il maintient la paix, amène l'abondance et agrandit l'habitation.

Tout en faisant beaucoup travailler son monde, il le veut aussi gai que possible et le soir il engage les hommes et les femmes à danser et à chanter devant la maison.

La Salle revient le 30 mars 1686. Pendant six mois, la petite troupe, lourdement chargée, s'est avancée à travers les halliers, les marais, les forêts, les plaines; pendant six mois, par tous les temps, elle a couché à la belle étoile, et vécu à la grâce de Dieu. Tous les vêtements sont en lambeaux. Elle a vu de beaux pays, bien arrosés, bien

boisés, de belles campagnes bien peuplées, mais La Salle *n'a pas trouvé sa rivière.*

Loin de se décourager, il organise une nouvelle expédition. Joutel, qui, par hasard, a sauvé son coffre, donne à La Salle un habit presque neuf; à l'abbé Cavelier, du linge et sa dernière paire de souliers ; au jeune Moranger, des chemises et des caleçons. « Enfin », dit-il, « je fis » offre de ce que j'avois, comme il convient en des con- » jonctures pareilles ». La Salle prend de Duhaut des haches et de la toile de traite pour faire des chemises. Les effets des morts sont vendus à prix d'estimation. Chacun contribue de son mieux au succès du nouveau voyage.

La Salle choisit vingt hommes des plus solides. Il donne à chacun deux livres de poudre, trois livres de balles, une livre de plomb, cinq livres de farine, des haches, des couteaux, etc., et part le 28 avril, après avoir donné à Joutel ses instructions.

Le 1er mai arrivent au camp trois ou quatre hommes de la *Belle*. Tous les autres sont morts par accident ou par imprudence et le navire a été perdu par l'ivrognerie du pilote. Les effets et les papiers de La Salle sont heureusement sauvés, mais tout espoir d'aller chercher du secours à Saint-Domingue et de gagner par mer les embouchures du Missisipi est perdu.

Joutel agrandit encore l'habitation et commence à la fortifier; il chasse, fait des semis, entretient en santé la petite colonie.

Les femmes et les filles, comme les hommes, tirent à la cible et font leur tour de faction. En cas d'attaque, il faut

que tout le monde puisse se défendre, ce qui ne déplaît pas aux femmes, qui sont au moins aussi braves que les hommes.

Elles suivent les hommes à la chasse et à la pêche, pour les aider ; mais la solitude des bois, le murmure des rivières, le parfum des fleurs, l'amoureux babil des oiseaux, toute cette sève printanière qui donne à la nature une nouvelle jeunesse, la fait s'épanouir de joie et gonfle de vagues désirs le cœur des humains, produisent sur les chasseurs et les chasseresses, les pêcheurs et les pêcheuses des effets que le bon Joutel n'avait pas prévus. Quand il s'en aperçut, il y mit ordre. Toutefois il était un peu tard.

Le lieutenant Barbier vient lui faire des confidences qui se terminent par la demande d'autorisation d'épouser l'une des jeunes filles.

« Nous verrons cela au retour de M. de La Salle, répond Joutel ; en attendant, je vous défends de parler à la jeune fille ». Cette décision désespère le lieutenant. Il va conter ses peines et ses fautes aux missionnaires et ceux-ci sollicitent Joutel en sa faveur. « Puisqu'ils veulent bien » l'un de l'autre », disent-ils, « et qu'il y a tant de choses » de faites, mieux vaut les marier ». Joutel se laisse persuader et l'abbé Chefdeville, de Rouen, célèbre au Texas le premier mariage chrétien.

A cette occasion la femme de Barbier eut l'honneur de servir de marraine à une rivière.

Quand Barbier lui faisait la cour sur cette rivière, il l'appelait sa *Princesse*, sa *Mignonne*, ce qui fait dire à Joutel : « Le proverbe est bien vray, qu'il n'y a point de

» laides amours, attendu que l'objet n'estoit pas trop » charmant ».

Le pauvre Barbier voyait à travers son imagination la femme qu'il aimait. Il l'idéalisait, la parait des grâces et des attraits qu'il rêvait et se trompait lui-même. Que celui qui n'a pas eu le même aveuglement lui jette la première pierre !

Cependant il dut avoir fort à faire pour s'illusionner, car son histoire amusa beaucoup La Salle qui baptisa la rivière du nom de *Princesse*.

Au mois de septembre, La Salle n'était pas encore de retour, et son absence causait de l'inquiétude. Joutel fait observer que, s'il est allé jusqu'aux Illinois, le voyage sera d'au moins un an ; il ajoute que d'ailleurs le camp ne manque de rien et que l'on peut attendre avec patience.

Un soir du mois d'octobre, Joutel entend du bruit de l'autre côté de la rivière qui longe le camp. Il crie : « Qui vive ? » On lui répond : « France ! » C'est La Salle.

Le découvreur ramène cinq chevaux et seulement huit hommes. Il a perdu quelques-uns de ses compagnons et donné des congés, mais ceux qui ont obtenu ces congés ont déserté chez les Sauvages ou n'ont pu gagner le camp. Lui-même fut encore atteint subitement d'une de ces maladies mystérieuses qui de temps en temps mettaient sa vie en danger et le tenaient loin de ses travaux pendant quarante ou cinquante jours.

Il garde pour lui ses chagrins et prépare une troisième expédition. Il faut à tout prix atteindre le Mississipi. De là, son frère, l'abbé Cavelier, muni de lettres pour Tonty,

ira chercher des secours en France. Le voyage sera d'ailleurs plus facile, la route ayant déjà été parcourue deux fois.

XVIII

Mort de La Salle

Le départ a lieu le 12 janvier 1687. Des 38 personnes qui restent encore, 21, dont 7 femmes demeurent à la baie de Saint-Louis sous le commandement de Barbier ; les 16 autres partent avec La Salle.

La séparation est très pénible. Tous pressentent qu'ils se disent un éternel adieu.

Joutel raconte jour par jour les incidents du voyage.

Souvent il faut marcher dans l'eau, traverser des rivières, s'ouvrir avec la hache un passage dans les bois. Les bons chemins sont ceux des bœufs, et quels chemins ! Des bourbiers quand il pleut ; quand il fait sec, ils sont raboteux, ce qui est particulièrement pénible pour des gens chaussés de peaux de bœuf fraîches qui se durcissent au soleil. Parfois, après avoir marché tout le jour sous la pluie, ils ne trouvent pas un endroit sec pour camper. Les couvertures servent à couvrir la poudre et les effets placés sur un échafaud; les voyageurs ne peuvent faire de grands feux pour se sécher et passent la nuit à grelotter dans des peaux de bœuf.

Pour se garantir des surprises des bêtes et des Sauvages, il leur faut chaque soir se fortifier et faire bon quart.

La chasse est abondante, mais ils n'ont à manger que de la viande, rien que de la viande.

Ils arrivent ainsi aux Cénis le 15 mars.

La Salle charge sept ou huit hommes d'aller chercher, à une distance de deux ou trois lieues, un approvisionnement de maïs qu'il a fait lors de son précédent voyage. La cache a été envahie par les eaux et tout est pourri, mais le Sauvage de La Salle voit deux bœufs et les tue. Avis de cette chasse est donné à La Salle qui envoie, le 17, Moranger, Marle, Monnier et son laquais pour aider à rapporter la viande.

La journée se passe sans nouvelles, ce qui cause un certain étonnement. Le 18, La Salle est fort inquiet. Le soir, il a comme un pressentiment et demande à Joutel s'il n'a rien remarqué d'anormal dans la conduite ou les paroles de ses hommes. Le 19, il part avec un moine et un Sauvage.

Voici ce qui s'était passé. Quand Moranger arriva, les hommes avaient boucané la viande. Selon la coutume, ils avaient grillé, pour les manger entre eux, les os à moelle et les issues qui ne se peuvent conserver. Moranger, toujours manquant de mesure, s'empare de la viande, même des issues, en disant « qu'il prétendoit bien ménager doresnavant la viande et qu'ils n'en mangeroient pas comme ils avoient fait par le passé ». Il leur retire brusquement ce qu'ils ont. Le chirurgien Liotot, qui l'a soigné avec beaucoup de dévoûment d'une grave blessure ; Duhaut, qui faillit périr par son orgueilleuse exigence et qui lui attribue la mort de son frère, sentent leur monter au cœur une haine violente. Ils se concertent et la nuit ils tuent à coups de hache Moranger, le domestique de La

Salle et le pauvre Sauvage qui suivait le découvreur depuis son voyage sur l'Ohio.

Les assassins comprennent alors qu'ils ne peuvent plus approcher de La Salle et résolvent de se défaire de lui ainsi que de Joutel.

Au moment où ils se préparent à revenir au camp pour accomplir ces nouveaux meurtres, ils entendent un coup de fusil. Persuadés qu'il annonce La Salle, ils se mettent en embuscade dans les hautes herbes.

La Salle, car c'était lui, après avoir tiré son coup de fusil, s'avançait sans défiance, sans même recharger son arme. Il aperçoit un nommé Larchevesque et lui demande où est son neveu, et Larchevesque lui répond, sans saluer : « A la dérive ! »

Au même instant un coup de fusil part, tiré par Duhaut, et La Salle, frappé à la tête, tombe raide mort, sans prononcer une parole.

Le moine qui l'accompagnait tombe à genoux et demande un quart d'heure pour se préparer à mourir.

Les assassins lui crient qu'il n'a rien à craindre, puis approchent de La Salle, le dépouillent jusqu'à la chemise, insultent son cadavre, le poussent dans un hallier et le laissent à la merci des fauves.

Bientôt ils se tuent les uns les autres et Joutel, toujours brave et industrieux, ramène en France les débris de cette grande expédition : l'abbé Cavelier, le jeune Cavelier, le récollet Anastase Douai, les nommés Teissier et Barthelemy, en tout cinq personnes. Tout le reste est mort ou prêt à tomber sous les flèches des Sauvages.

Ainsi finit Cavelier de La Salle au moment où il avait tout à espérer de ses grands travaux.

Je désirerais vous lire tout au long une éloquente page de M. Pierre Margry[1], le savant qui par de longues, laborieuses et coûteuse recherches a réuni toutes les pièces sur Cavelier de la Salle et retrouvé son acte de naissance ; je désirerais vous rappeler une fois encore ces immenses travaux, ces vingt ans (de 1667 à 1687) de fatigues, de sacrifices, de dangers et d'angoisses par lesquels Cavelier de la Salle ouvrit à la civilisation plus de 600 lieues de pays ; je désirerais vous montrer les Jésuites, à commencer par le fameux Charlevoix, s'efforçant d'étouffer sa mémoire ; les Français l'oubliant, les Rouennais perdant le souvenir qu'il était leur compatriote et mettant à la place de la statue qui lui est due celle d'un ignorantin : mais l'heure presse, je vous ai déjà trop retenus, et je résume mes impressions sur cette grande figure par ces quelques mots que j'emprunte à M. Francis Parkman[2], l'é-

[1] Pierre Margry, *Mémoires et Documents pour servir à l'histoire des origines françaises des pays d'outre-mer. — Découvertes et établissements des Français dans l'ouest et le sud de l'Amérique septentrionale* (1614-1698). — 1re partie, *Voyages des Français sur ee grands lacs, et découverte de l'Ohio et du Mississipi* (1614-1684) ; Paris, Maisonneuve, 1879. — Cette première partie, qui comprend trois volumes, a exclusivement pour objet les découvertes et établissements de Cavelier de la Salle.

[2] Francis Parkman, *France and England in north America. — A series of historical narratives. — Part third. — The Discovery of the Great West ;* Boston, 1869. Dans la onzième édition de ce beau livre, qui est de 1879, le sous-titre a été ainsi modifié : *La Salle and the discovery of the Great West.*

minent historien des Etats-Unis de l'Amérique du Nord :

« Il est facile de critiquer ses fautes, il n'est pas aussi
» facile de dissimuler ses vertus toute romaines. En-
» touré d'une troupe d'ennemis, il la dépasse, comme le
» roi d'Israël, de la tête et des épaules. Comme une tour
» de diamant, dont le front inébranlable défie tous les
» efforts et tous les dangers, la rage des hommes et celle
» des éléments, l'ardent soleil du midi, l'impétuosité des
» vents du nord, il supportait la fatigue, la famine, la
» maladie, les retards, les mécomptes ; il ajournait la réa-
» lisation de son espoir, et l'adversité vidait en vain sur
» lui tout son carquois. Cet orgueil qui, comme celui de
» Coriolan, se manifeste avec d'autant plus de vivacité
» que les ennemis sont plus redoutables, provoque l'ad-
» miration. »

« Jamais sous l'impénétrable cuirasse du paladin ou du
» croisé ne battit un cœur plus intrépide que sous la
» stoïque armure qui couvrait la poitrine de La Salle.
» Pour bien apprécier les merveilles du patient courage
» de l'infatigable pèlerin, il faudrait le suivre pas à pas
» sur le théâtre de ses interminables voyages, à travers
» les forêts, les marais, les rivières ; il faudrait sonder
» l'amertume de son cœur alors qu'il était poussé en
» avant par une force irrésistible, et ne pouvait atteindre
» son but. L'Amérique lui doit un éternel souvenir. Sa
» mâle figure, coulée en bronze, est celle de l'héroïque
» pionnier qui la conduisit à la possession de son plus
» riche héritage ».

